

HISTOIRE

D'UN MORCEAU DE BOIS.



A la mer ! à la mer !

— Non, à la potence sur la Grand'place, pour servir d'exemple à tous les hérétiques !

— Non, faisons-le sauter par-dessus ce rocher, au fond du précipice ; les corbeaux auront le temps de venger la bonne Mère !

— Non, à la mer !

— Non, à la potence ! Et tout le monde criait, courait, se pressait autour du pauvre étranger, meurtri de coups de pieds par les hommes, déchiré à belles ongles par les femmes. Il sortait de la chapelle de la Vierge, où, disait-on, il avait proféré un horrible blasphème ; deux moines le conduisaient au cachot de la très-sainte inquisition. Quel était son crime ? Suivons la foule, et nous le saurons bientôt. Soit humanité, soit désir de conserver leur proie pour le prochain auto-da-fé, les deux conducteurs s'efforcèrent de garantir ce malheureux contre le peuple en furie, et ils l'amènèrent enfin au palais du redoutable tribunal, alors

même en séance. Le peuple criait toujours ; il menaçait d'entrer de vive force si l'on ne punissait pas sur-le-champ l'outrage fait à sa madone. Aussi, pour l'apaiser, le grand-inquisiteur n'imagina-t-il rien de mieux que de faire annoncer à la populace ameutée sur la place, par un de ses familiers placé sur le grand balcon du palais, que le saint tribunal allait instruire à l'instant cette affaire et prononcer le jugement du coupable, ce qui voulait dire sa sentence de mort. Des bravos répétés et bruyants accueillirent ces paroles.

Tandis que le peuple s'abandonne à sa joie et à sa douce espérance, nous suivons l'inconnu devant le tribunal. A peine est-il introduit, par les deux moines, le président s'informe de son crime, et l'un des deux pères prend ainsi la parole : « Cet homme est coupable de blasphème. Les fidèles, réunis dans la chapelle de Notre-Dame, Vierge très-sainte et Mère de Dieu, prosternés devant elle, adoraient en silence. Un prêtre priait au pied de son autel, les jeunes servants balançaient leurs encensoirs en sa présence, l'orgue préludait à l'hymne en son honneur ; tous étaient recueillis et silencieux, lorsque cet étranger, cet hérétique, ce fils de Satan, peut-être Satan lui-même, placé derrière une colonne, s'approche lentement de notre sainte Mère, soulève le chaste voile qui cache sa céleste figure, et s'écrie, en le laissant retomber et poussant un soupir : *les idolâtres ! les pauvres idolâtres !* »

Un mouvement d'indignation saisit tous les juges, le président ne peut se contenir : Qui es-tu, crie-t-il à l'accusé ?

— William Knox, sculpteur anglais.

— D'où viens-tu ?

— Des Indes.

— Qu'as-tu à répondre à l'accusation portée contre toi ?

— Rien, elle est vraie.

— De qui parlais-tu en parlant d'idolâtres ? était-ce de tes Indiens ?

— Non, de vous.

— De nous ?

— De vous-mêmes.

Un mouvement de colère traversa les sombres figures des inquisiteurs ; le président grinça des dents, et frappant du poing sur le tribunal, il poursuivit :

— Sais-tu bien que je puis t'envoyer dans une heure servir de paille pour allumer l'auto-da-fé qui se prépare ?

— Oui, si Dieu le permet.

— Eh bien ! moi, je te dis que Dieu veut que tu brûles tout vif, entends-tu ?

— C'est-à-dire que tu me condamnes sans m'entendre ?

— Non, non, parle et tu brûleras ensuite !

— Toi, écoute, et que Dieu nous juge ! Le bûcher que tu veux allumer pour moi dans ce monde, pourrait bien se rallumer pour toi dans l'autre ; en attendant, écoute ma justification et rappelle-toi qu'en prononçant sur mon sort, tu portes ta propre sentence.

— Trêve de menaces ; parle pour ta défense.

— Voici : il y a quelques années, je partis comme officier d'un régiment anglais qui se rendait aux Indes. Après un mois de navigation notre bâtiment fit naufrage sur une île déserte. L'équipage et les provisions furent sauvés, mais le navire, de toutes parts endommagé, fut quelques jours après englouti sous à nos yeux. Réduits à l'inaction sur cette terre inculte, je pris la fantaisie d'exercer mon adresse de sculpteur, en attendant que le ciel nous envoyât du secours. J'abattis un arbre, le dépouillai de ses branches, et du tronc long et arrondi, je fis deux parties parfaitement égales. Je les façonnai l'une et l'autre, et au bout d'un mois j'en fis sortir deux corps de femme, semblables à s'y méprendre. Mon travail était à peine achevé, que les cris : Une voile ! une voile ! vinrent frapper mon oreille ; un navire marchand était en vue, nos signaux furent aperçus, et le lendemain nous fûmes accueillis à son bord avec bien-

veillance par son capitaine italien. Tout notre équipage s'efforçait d'exprimer sa reconnaissance par des paroles, des dons ou des promesses. Pour moi, j'avais tout perdu, je n'eus d'autre moyen de témoigner ma gratitude au capitaine qu'en lui faisant l'offre de mon travail. Il l'accepta avec plaisir, je le vis même sourire et se frapper le front comme un homme éclairé tout à coup par une heureuse idée. Je fus heureux de son bonheur et je ne pensai bientôt plus à mon tronc d'arbre.

— Quel rapport ton histoire a-t-elle avec ton blasphème, interrompit un juge ?

— Attendez. Deux ans plus tard, je visitai dans l'Inde l'une des pagodes les plus renommées et où se rendait un grand nombre de pèlerins, pour honorer la madone du temple, qualifiée de Bienheureuse, de Vierge et de Très-Sainte; en pénétrant jusque dans le sanctuaire de l'idole, une chose me frappa, c'était la ressemblance de la statue avec celle que j'avais façonnée de ma main dans l'île inconnue; je m'approche, je regarde, je touche et je reconnais, avec certitude, la moitié de mon tronc de bois, adoré par ces pauvres Indiens !

— Dis donc par ces pauvres idolâtres, interrompit le président.

— C'est vrai, aussi je maudis bien le jour où la pensée de sculpter ce bois m'était venue, je me voyais en quelque sorte complice d'un culte païen, et j'en demandai pardon à Dieu.

— Toi, prier Dieu ? toi, blasphémateur de sa très-sainte Mère ? Mais viens au fait, car ton histoire indienne n'a rien de commun avec ton crime. Parle vite, car le temps presse.....

— J'achevai mon service militaire, et quelques années plus tard je revins en Europe; je débarquai hier dans cette ville, et la première personne que je trouvai sur le port fut le capitaine italien qui nous avait reçus sur son navire.

Comme je lui parlai de ma rencontre inattendue avec mon œuvre dans la pagode indienne, il me dit, avec un sourire qui me rappela celui dont il avait accompagné sa première pensée de mystifier les Indiens idolâtres en leur vendant, pour déesse tombée du ciel, l'une des deux madones dont je lui avais fait présent. Je reprochai au capitaine une telle conduite, il partit d'un grand éclat de rire et me dit en me quittant : « Vous en verrez bien d'autres ! » Curieux de ma nature, et surtout curieux de connaître tout ce qui se rapporte aux cultes religieux, je me présente ce matin pour visiter une de vos chapelles ; j'entre, et je remarque que regards, encensoirs, adorations, prières, tout se dirige vers une blanche draperie qui paraît couvrir l'objet mystérieux du culte ; je m'approche, je soulève le voile et je vois...

— Que vois-tu ?

— La sœur de la madone indienne, mon propre ouvrage, l'autre moitié de mon morceau de bois !

— Mensonge ! imposture ! Notre-Dame est descendue du ciel ?

— Oui, comme celle de la pagode !

— C'est l'image de la très-sainte Mère.

— Comme celle de la pagode !

— Elle mérite nos adorations.

— Comme celle de la pagode !

— Non, l'une est une idole et l'autre est la sainte image de la mère de Dieu.

— Elles sortent toutes deux du même tronc d'arbre, et de leurs branches j'ai allumé mon feu !

— Mais ton histoire fût-elle vraie, ne comprends-tu pas que nos prières ont sanctifié l'ouvrage sorti de tes mains hérétiques ?

— Les bramines aussi ont fait des prières pour purifier celle qu'ils ont achetée du capitaine.

— Mais ce n'est pas cette image elle-même que nous adorons, c'est la reine des cieux qu'elle nous représente.

— Le prêtre indien aussi me disait que c'était la ressemblance de la déesse qui régnait sur l'univers.

— Mais, ignorant, ne comprends-tu pas que tes prêtres indiens sont des idolâtres et que nous, prêtres catholiques, nous sommes des adorateurs du vrai Dieu?

— Je comprends encore mieux qu'entre eux et vous il n'y a pas de différence, car, encore une fois, ce même tronc d'arbre, ces mêmes mains, le même fer a façonné...

— Silence, blasphémateur ! tu mérites le feu comme incrédule obstiné.

— Moi, incrédule ? je crois en Dieu.

— Tu seras donc brûlé comme déiste.

— Je crois en Jésus-Christ, envoyé du ciel.

— Tu seras brûlé comme socinicien.

— Je crois en Jésus-Christ, fils de Dieu et sauveur des hommes.

— Oui, mais tu ne crois pas à la Vierge, et tu seras brûlé comme huguenot.

— Je crois que la vierge Marie a conçu par le Saint-Esprit.

— Eh bien ! tu ne....

— Non, en effet, je n'adore pas un morceau de bois, pas plus en Europe qu'en Asie, pas mieux dans une chapelle que dans une pagode, pas davantage dans l'Eglise romaine que dans un culte indien, et rien au monde ne me fera fléchir le genou devant le morceau de bois que moi-même...

— Silence, hérétique !

Il fallut bien se taire et entendre sa sentence de mort. Une heure après l'étranger marchait vers le bûcher, à côté d'autres hérétiques, condamnés au même supplice, et la foule joyeuse les suivait. Déjà le bourreau se disposait à l'attacher au fatal poteau, lorsque l'accusé, se tournant vers le peuple, fit signe de sa main qu'il désirait parler.

— Ecoutez ! écoutez ! crièrent quelques voix.

— Mets-lui un bâillon, dit le bourreau à l'un de ses aides.

Mais il était trop tard ; la curiosité du peuple était éveillée , et comme l'on se préparait à lui clore la bouche de vive force , les cris redoublèrent : Non , non , écoutez !

Profitant du moment , l'inconnu , monté sur le bûcher , s'adresse à la foule :

— On vous trompe , croyez-moi , on vous trompe ! Ce n'est pas la religion du Christ qu'on vous enseigne , c'est le paganisme christianisé !

— Silence ! silence !

— Oui , oui , le même paganisme que la Bible anathématise à chaque page ; ouvrez donc le code de votre Dieu , et vous y trouverez écrit , vous qui vous prosternez devant le bois et la pierre , ces paroles sorties de la bouche de Dieu ! « Tu ne te feras aucune image taillée , tu ne te prosterneras » point devant elles , tu ne leur rendras aucun culte (1). » Et vous , paüvres païens catholiques , vous faites comme l'idolâtre dont se moque le prophète Esaïe : « Il coupe un arbre » de la forêt , il en brûle la moitié au feu pour se chauffer et » pour cuire la viande dont il se rassasie ; puis du reste de » ce bois il fait un dieu pour être son image taillée ; il l'a » dore , il se prosterne devant lui , il lui fait sa prière et il » lui dit : Délivre-moi , car tu es mon Dieu (1). »

Furieux à l'ouïe de ces paroles , un moine arrache une torche des mains du bourreau et l'approche de la base du bûcher.

— Non , non , crie le peuple de toutes parts , écoutons jusqu'à la fin.

— Non , crient d'autres voix , c'est le blasphémateur de notre bonne Mère , qu'on le force à se mettre à genoux devant la Vierge , la mère de Dieu , la reine du ciel , la source de toutes les grâces.

— Et bien ! écoutez donc cette Vierge Marie , interrompit l'étranger , écoutez-la , elle va parler elle-même !

(1) Exode XX, 4, 5. — (2) Isaïe XLIV, 14 et suiv.

Surpris de cette annonce, toujours prête à croire au merveilleux, la populace s'imagine que la Vierge Marie va descendre du ciel pour se faire entendre; tous les regards se dirigent vers le ciel pour la voir arriver, et le patient, profitant du silence, reprend :

— Voici ce qu'a dit la Vierge Marie, ses paroles sont écrites dans l'Évangile : « Mon esprit se réjouit en Dieu, » parce qu'il a regardé la bassesse de sa servante (1). » Ainsi celle que vous adorez, vous dit elle-même qu'elle a été tirée de la *bassesse* et qu'elle n'est que la *servante* du Seigneur; et vous, vous détronéz Dieu pour placer sa servante sur son trône; vous tenez le Sauveur du monde dans les langes de l'enfance pour faire régner une femme. Remettez donc chacun à sa place, Dieu sur son trône, Jésus à sa droite et la Vierge Marie au rang des femmes bienheureuses qui se prosternent et adorent. Croyez au Dieu qui vous a créés, croyez en Jésus-Christ qui peut vous sauver; mais placez-vous à côté de Marie, créée et sauvée comme vous! Jésus-Christ est fils de Dieu, la Vierge est fille de l'homme; Jésus-Christ est Dieu, Marie est une femme, et si vous savez comprendre vos privilèges, si vous avez le courage de secouer le joug de vos prêtres et de placer, non leurs paroles au-dessus de l'Évangile, mais l'Évangile au-dessus de leurs paroles, vous verrez que l'Évangile, le Nouveau Testament, la Bible entière condamne votre idolâtrie; que partout on y lit : Adore Dieu seul; crois en Jésus-Christ, invoque le Saint-Esprit; mais que pas un seul mot d'adoration, de foi, de prière n'est demandé pour la Vierge Marie. Voilà ce que dit l'Évangile. Si vous ne voulez pas entendre la Parole de Christ, si vous n'écoutez que des voix catholiques, vous êtes catholiques, mais vous n'êtes pas chrétiens!

Cette fois le moine avait réussi, et tandis que la foule, attentive à ce discours, oubliait tout le reste, lui, bon prêtre,

(1) Luc I, 47, 48.

avait mis le feu aux quatre coins du bûcher ; les flammes s'élevèrent tout à coup, et le peuple inconstant, qui, de tout temps, préféra les spectacles à la vérité, passa bien vite de l'impression qu'il avait reçue, au désir de voir la contenance que ferait le martyr au milieu du feu pétillant déjà de toutes parts. L'inconnu joignit les mains, leva les yeux vers le ciel, et sa tête retomba sur sa poitrine ; quelques instants réduisirent son corps en cendres, mais son âme s'échappa pour aller dans le ciel contempler la gloire de son Dieu et jouir de son amour, au milieu des martyrs, des apôtres... à côté de la Vierge Marie.

